

Gwenole Fortin

Docteur en Sciences du Langage
Chercheur associé au CREDILIF (Université Rennes 2 Haute-Bretagne)
ATER à l'IUT de Nantes

Adresse : 3 rue de la Vie
85190 Aizenay
Mel: gwenole.fortin@tiscali.fr

Généalogie des débats politiques télévisés : ritualisation et construction d'un nouvel *ethos politique*

« C'est dans ce monde d'images que s'énonce le message politique et se met en scène une certaine ritualité politique »,
(M. Augé)

La télévision : vecteur moderne de la politique

Les sociétés occidentales vivent aujourd'hui au rythme des médias et plus spécifiquement de la télévision. Dans ce contexte, la politique a trouvé à la télévision une terre d'accueil privilégiée pour devenir l'un des principaux vecteurs de la communication politique.¹

Avec les périodes électorales, la politique et la télévision développent des liens encore plus étroits (plus que d'ordinaire) car c'est à la télévision que les événements *se passent*.² « Les interviews, les débats, les journaux télévisés, les émissions de campagne (les spots publicitaires, là où ils sont autorisés), composent le matériau même de la vie politique. Le studio tend à devenir le lieu de la politique. »³

La télévision est donc aujourd'hui le principal support de la communication politique.

La genèse de ce phénomène est sans aucun doute à rechercher dans le célèbre débat télévisé qui opposa aux Etats-Unis, en 1960, Richard Nixon et John F. Kennedy. Depuis, les hommes politiques de toutes les démocraties occidentales ont pris conscience de son importance — quitte parfois, il est vrai, à s'en défier publiquement le cas échéant.

Des études auprès des citoyens ont mis en évidence également que la télévision était le média principal qui touchait les électeurs avant une échéance électorale. L'enquête conduite par Roland Cayrol en 1974 révélait ainsi que 16 % des électeurs français déclaraient avoir modifié leur vote en

¹ Voir LECOMTE (Patrick), *Communication, télévision et démocratie*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1993.

² Voir GERSTLE (Jacques), (*et al*), « La couverture télévisée des campagnes présidentielles », in *Pouvoirs*, n°63, PUF, Paris, 1992.

³ CAYROL (Roland) & MERCIER (Arnaud), (dir.), « Télévision, politique et élections », in *Dossiers de l'audiovisuel*, INA, n°102, mars-avril 2002, p. 6.

fonction de la campagne électorale télévisée.⁴ Le média télévisé présente en effet des caractéristiques qui tendent à restreindre considérablement la portée des messages véhiculés, voire même à les caricaturer. Aussi les discours et les argumentations sont construits de telle sorte qu'ils visent à *se servir de la télévision* : « ils considèrent la télévision comme un moyen de faire passer leurs messages. »⁵ C'est pourquoi Philippe Maarek souligne aussi le caractère « réduit », « non complexe » des discours politiques télévisés car la télévision engendre une simplification des messages.

Le simple fait de se « produire sur la scène télévisée » — indépendamment du discours tenu — recèle ainsi une importance qui n'échappe plus aux « ténors » de la politique.

Conscients donc de plus en plus du pouvoir exercé par le tube cathodique, les acteurs du monde politique se sont employés à en maîtriser les codes et les rituels, à affiner leurs techniques de *présentation de soi*. Le cours extrait de cette interview que François Mitterrand accorde en mai 1966 à Anne Rouanet, journaliste à *Télé 7 jours*⁶ (peu de temps après avoir participé à l'émission *Face à Face*), illustre bien ceci :

A. R : Avez-vous été content de vous à la télévision, pendant la campagne électorale ?

F. M : Content de moi, jamais. J'ai le sentiment d'avoir mieux compris la technique de la télévision et d'avoir gagné en spontanéité à mesure que je m'habituais à parler devant cette froide machine [...] J'ai acquis la maîtrise de mon comportement au deuxième tour du scrutin [...]

A. R : Vous avez eu, au collège, la coupe Drac d'éloquence. Au parlement, vous êtes un orateur redouté. Pensez-vous que votre talent puisse s'appliquer directement à la télévision ?

F. M : L'éloquence à la télévision ne peut évidemment pas recourir aux mêmes moyens que l'éloquence devant un public avec lequel on a un contact physique. L'adaptation est nécessaire. J'essaie d'y parvenir [...]

Le simple fait de « passer à la télévision » a donc une forte valeur symbolique et produit des effets politiques : attribution d'un statut institutionnel, légitimation politique d'un candidat à une élection, etc. Un passage à la télévision, au sein du circuit « officiel », engendre des effets politiques qui sont immédiats ; le téléspectateur n'échappe pas à ces programmations et, même s'il ne regarde pas l'intervention télévisée, il sait que le discours a eu lieu (résumés le lendemain, conversations entre amis, zappings, consultation du programme TV, analyses dans la presse, etc.). Aussi, le faible taux d'audience de la plupart des émissions politiques télévisées est sans rapport direct avec leur influence véritable.

La télévision établit également une *relation* nouvelle — de personne à personne — entre les locuteurs politiques et le téléspectateur. Elle ouvre ainsi un nouveau champ à la personnalisation de la politique.

Cette coïncidence du politique et du médiatique fait de la télévision une sorte de figure clé du lien social contribuant pleinement au *sens* des démocraties modernes. Aussi, au même titre que la religion chez Durkheim, la télévision apparaît aujourd'hui comme une forme élémentaire du social.

⁴ Voir MAAREK (Philippe J.), « Le message télévisé a-t-il besoin du discours politique ? » in *Mots*, n°20, *La politique à la télévision*, sept. 1989, p. 24. Voir aussi BLUMER (J. G.), CAYROL (R.), THOVERON (G.), *La Télévision fait-elle l'élection ?*, Presses de la FNSP, Paris, 1978.

⁵ MISSIKA (J. L.) & WOLTON (D.), *La Folle du logis*, Gallimard, Paris, 1983, p. 133.

⁶ *Télé 7 jours*, 7-13 mai 1966, n°320, pp. 44-45.

Généalogie des débats politiques télévisés français

Bien au-delà des seules périodes électorales, le débat politique jalonne la vie politique et ce depuis le début des années 50 — années où télévision et politique vont réellement débiter leur alliance⁷.

A compter de cette époque émergent des rituels télévisuels et des stratégies de communication politique qui leur sont directement liés. Bien entendu, le cas de Silvio Berlusconi en Italie est emblématique de ce mariage entre télévision et politique. Il est considéré comme l'archétype de la collusion entre télévision, marketing et politique.⁸

Mais en France, la télévision politique a sans doute été « inventée » par le général de Gaulle.⁹ De Gaulle a imposé son message à la télévision et en retour la télévision lui a imposé une certaine façon de dire les choses et d'apparaître à l'écran : aussi, la télévision a engendré la construction d'un nouvel *ethos politique* défini par les impératifs et les contraintes télévisuels.

En constante évolution depuis les années 50 et lié aux nouveaux registres signifiants qui apparaissent, cet *ethos* est depuis contraint par la dimension ludique et spectaculaire des émissions politiques (influence d'une télévision de divertissement qui a su attirer à elle les hommes politiques et du succès télévisuel de l'exhibition des individus). Dans le même temps, des stratégies sont apparues qui consistent à refuser la définition de cet *ethos* télévisuel en faisant de ce décalage normatif de véritables arguments politiques. Les déviations ou les dérapages de Jean-Marie Le Pen en sont un exemple éclairant. De même, cette focalisation sur la *personne* a pour corollaire le fait de déplacer la réception du propos à *l'histoire* de l'individu. Depuis fleurissent les émissions sur les coulisses de la politique. « La campagne de 1995 est exemplaire sur ce plan, avec la cristallisation sur Chirac et Balladur, présentés dans le cadre d'une logique de type conflictuel mettant en jeu des valeurs humaines fondamentales comme en témoigne le succès de la formule les *amis de trente ans*. »¹⁰

A cette époque, ces émissions télévisées *changent la politique* et les citoyens français découvrent d'autres discours, ainsi que d'autres « postures » politiques. Mitterrand, par exemple, surprend et impose un autre style « que celui du Général, solennel, ampoulé et sûr de lui. »¹¹

Les premiers débats en France remontent donc aux années 1954-1955, avec des émissions comme *Face à l'opinion*, *Faisons le point*, *Problèmes de gouvernement* (émissions de Pierre Corval mettant aux prises une personnalité politique face à des journalistes de presse écrite). Par la suite, les années gaullistes ne seront guère propices aux débats politiques télévisés. C'est la campagne électorale pour les présidentielles de 1965 qui va véritablement « amorcer le processus » avec l'apparition de *Face à Face* (titre qui participe déjà du mythe des débats et des affrontements télévisés à venir), envisagée sur le modèle nord-américain de *Meet the Press* (proposée par Jean Farran et Igor Barrère — débat entre un homme politique et des journalistes qui font office de contradicteurs). Avec *Face à*

⁷ Voir NEL (Noël), *A Fleurets mouchetés. 25 ans de débats télévisés*, La Documentation française, Paris, 1988. Et « Tableau chronologique des émissions de débats sur les chaînes hertziennes généralistes », in Annexes des *Dossiers de l'audiovisuel*, n°102, *Télévision, politique et élections*, INA, mars-avril 2002, pp. 86-87 (source : vidéothèque de l'INA, mars 2002).

⁸ Sur ce point voir MUSSO (Pierre), « Berlusconi : du Caddie à l'isoloir via le petit écran », in *Dossiers de l'audiovisuel*, n°102, *Télévision, politique et élections*, INA, mars-avril 2002.

⁹ Voir à ce sujet BOURDON (Jérôme), *Histoire de la télévision sous de Gaulle*, INA-Anthropos, Paris, 1990 & BOURDON (J.), *Haute Fidélité : pouvoir et télévision, 1935-1994*, Seuil, Paris, 1994.

¹⁰ COULOMB-GULLY (Marlène), « Communication politique et télévision : histoire de la poule et de l'œuf... », in *Dossiers de l'audiovisuel*, n°102, *Télévision, politique et élections*, INA, mars-avril 2002, p. 12.

¹¹ *Ibid.*

Face, le processus de l'information politique se trouve véritablement bouleversé car un nouveau mode conversationnel se fait jour, instituant de la sorte un nouvel espace de représentation politique.

Il s'agit d'une sorte de « révolution » dans le sens où *Face à face* va s'imposer dans un contexte politico-médiatique marqué par la tutelle de l'Etat gaulliste et un système audiovisuel extrêmement contrôlé. L'émission instaure un nouveau dispositif d'information centré sur la controverse (c'est ainsi que sont apparus les « duels » entre les « stars » de la politique qui se situent dans la logique des combats sportifs¹²) et dont le régime de visibilité et le contrat de crédibilité sont devenus un paradigme pour les débats politiques télévisés d'aujourd'hui. *Face à Face* se poursuivra plusieurs années, jusqu'en 1968, sous le titre *En direct avec...* (débat entre un homme politique et des journalistes et/ou un autre homme politique. Cette formule inaugure les premiers débats télévisuels).

Il faut attendre le 17 février 1970 pour voir apparaître sur les écrans français la première émission dont le principe est un débat — en direct — opposant deux invités politiques, leaders de la majorité et de l'opposition, sur un thème donné : *A armes égales*, émission créée par Michel Bassi et Alain Duhamel. Pour l'anecdote, c'est au cours de cette émission que le 13 décembre 1971 Maurice Clavel quitte le plateau en lançant la célèbre réplique : *Messieurs les censeurs, bonsoir !*

Ce n'est véritablement qu'avec cette émission que la télévision, pour la première fois, met aux prises deux discours contradictoires incarnés par deux hommes politiques (le succès de l'émission tenant par ailleurs beaucoup au contexte dans lequel elle naît : les élections — incertaines — législatives de 1973).

En 1973, la formule se généralise avec la naissance en parallèle de l'émission *Les Trois Vérités* (animée par Michel Bassi, Alain Duhamel et Jean-Pierre Alessandri) ; émission qui sera à l'origine de l'idée d'un débat entre les deux tours de la présidentielle de 1974. Le dispositif alors mis en place doit symboliser la compétition électorale et se caractérise donc par une confrontation *dramatique* forte entre les invités. Antenne 2 lance alors *Actuel 2* (un invité politique répond aux questions des journalistes), présentée successivement par Jean-Pierre Elkabbach, Jean-Marie Cavada puis François de Closets.

S'érige alors une nouvelle façon de *faire de la politique* et de gouverner dont Valéry Giscard d'Estaing sera en quelque sorte l'incarnation, et qui va façonner le genre du débat politique télévisuel.

En 1974, le premier débat de l'entre-deux tour des présidentielles, opposant Valéry Giscard d'Estaing à François Mitterrand, sera, en France, le point de départ — la référence *mythique* — de tous les débats ultérieurs, en terme de construction de rituels, de stratégies interlocutives et de techniques communicatives, ou de mise en spectacle télévisée (et de croyance aussi en l'influence du débat télévisé sur le vote des électeurs). Comme le souligne Esquenazi, la croyance dans le pouvoir télévisuel à faire ou défaire les hommes politiques est accrue par le succès de l'émission *L'Heure de vérité* qui tend à transformer la vie politique en une course unique vers le sommet que serait alors l'élection pour les présidentielles. Et c'est avec la naissance en 1985 de l'émission *Questions à domicile* qu'est entériné l'individualisme du discours politique : « chacun se présente moins comme le représentant d'un parti que comme le porte-parole de sa propre personne. »¹³

Ce n'est donc qu'à partir du 10 mai 1974 que le fameux « duel » entre de plein pied au cœur du rituel de la campagne électorale présidentielle. « La position assise et le face à face, de part et d'autre d'une table, donnent au débat français sa particularité : comme à l'école, on ne pense bien

¹² Voir CHAMPAGNE (Patrick), *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Editions de Minuit, Paris, 1990, p. 148.

¹³ *Ibid.*, p. 10.

qu'assis sagement devant son bureau. Ce premier débat apparaît comme une pièce rapportée dans un système marqué encore par le poids considérable de l'écrit. »¹⁴

Le premier huis clos dramatique sur la deuxième chaîne apparaît en avril 1977 avec *Cartes sur table* : l'émission met aux prises deux journalistes et un invité (émission lancée par Jean-Pierre Elkabbach et Alain Duhamel). Sur TF1, en septembre 1981, Jean-Marie Cavada et Patrice Duhamel lancent *Le Grand Débat* où un invité fait face à quatre journalistes.¹⁵

Les émissions politiques n'attirant plus suffisamment de téléspectateurs, François Henri de Virieu — directeur de l'information de A2 — tente alors d'insuffler un second souffle à ces émissions en privilégiant le caractère dramatique et en faisant participer le public (questions posées à SVP par les téléspectateurs, sondages en début et fin d'émission).

La première émission dont le dispositif scénique et la présence du public sur le plateau instaurent une dimension véritablement théâtrale sera *L'Heure de vérité*, en 1982. Produite et présentée par François Henri de Virieu, elle consiste en une interview d'un invité politique, accompagné de ses invités, par trois journalistes dont A. Duhamel et A. Du Roy et rythmé par les questions des téléspectateurs, *via* SVP. Et à partir de 1985, un sondage instantané effectué auprès d'un panel de téléspectateurs s'inscrit pour la première fois dans le rituel de l'émission politique.¹⁶ Héritière de *Face à Face*, cette émission symbolise à elle seule trente années de conflits politico-médiatiques.¹⁷

Dans cet esprit d'implication directe du téléspectateur, TF1 programme ensuite *Questions à domicile* (mars 1985) où Anne Sinclair et Pierre Luc Séguillon invitent les téléspectateurs à les suivre — en direct — au domicile d'une personnalité politique (présentée, à partir de septembre 1987, par Jean-Marie Colombani).

Et finalement ce sera La Cinq qui poussera la logique du spectacle théâtral à son paroxysme avec *Les absents ont toujours tort*, présentée par Guillaume Durand ; dans cette émission, la disposition scénique du plateau tente en effet de reproduire le modèle des arènes antiques.¹⁸

Dans cette logique spectatorielle (plus ou moins nuancée suivant les émissions) suivront *Le point sur la table* (présentée par Anne Sinclair sur TF1 à partir d'octobre 1990 jusqu'en janvier 1993 — l'émission débute par deux plaidoiries opposées sur le sujet du jour), *A la une sur la trois* (animée par Christine Ockrent sur France 3 de 1992 à 1994), *Dimanche Soir* (remplacée par *Politique dimanche* et animée de 1994 à 1998 par Christine Ockrent) puis *France Europe Express*, diffusée sur France 3 le dimanche en fin de soirée. Sur France 2, l'émission *Dimanche midi* (1999-2001) présentée par Paul Amar succède à *Polémiques* (1995-1999) de Michèle Cotta.

Enfin, Arlette Chabot et Alain Duhamel présentent aujourd'hui sur France 2 *Mots Croisés*, en deuxième partie de soirée, dans le cadre des *Lundis de l'information* ; et Olivier Mazerolle, avec la participation d'Alain Duhamel, présente *100 Minutes pour convaincre*. Pour les élections

¹⁴ MOUCHON (Jean), « La dramaturgie des débats télévisés des élections présidentielles françaises », in *Dossiers de l'audiovisuel*, n°102, *Télévision, politique et élections*, INA, mars-avril 2002, p. 49.

¹⁵ Au départ il devait s'agir de quatre députés (ce fut en fait le cas seulement pour la première émission).

¹⁶ Voir NEVEU (Erik), « L'Heure de vérité, ou le triangle de la représentation », in *Mots*, n°20, *La politique à la télévision*, ENS Editions, Paris, 1989, pp. 57-73.

¹⁷ Voir CHAMPAGNE (Patrick), « L'heure de vérité : une émission politique très " représentative " », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°71-72, mars 1988, pp. 98-101.

¹⁸ Voir BELANGER (A. J.), « La communication politique ou le jeu du théâtre et des arènes », in *Hermès*, n° 17-18, *Communication et politique*, CNRS Editions, Paris, pp. 127-144, 1995.

présidentielles de 2002, des émissions exceptionnelles voient également le jour comme *Question ouverte* et *Elections 2002* sur France 2 (animées par Olivier Mazerolle et Gérard Leclerc) ou *Quand je serai Président* sur France 3 (présentée par Christine Ockrent, Elise Lucet et Jérôme Cathala).

Rituels et communication politique

Notre tradition ethnologique a longtemps considéré que le rite était l'apanage des sociétés dites « primitives ». Mais le terme est aujourd'hui employé par des anthropologues du langage soucieux d'étudier leur environnement propre.

Goffman a ainsi importé la notion de « rituel », en usage dans les travaux ethnologiques, et l'a constituée en un axe privilégié des sociétés modernes occidentales. Il a montré ainsi à quel point ces sociétés — comme la nôtre — relevaient également d'un fonctionnement rituel très prégnant dans leurs pratiques les plus quotidiennes, mais aussi dans leurs pratiques les plus explicitement formalisées, à l'image des débats politiques télévisés.

Goffman a révélé combien toute pratique sociale tend à se construire et à se structurer suivant un processus rituel dont la régularité et l'apparence codifiée lui permettent de s'enraciner dans l'imaginaire social collectif et assurer ainsi une certaine *cohérence*. Bien entendu, le rituel — en ce sens — n'implique alors pas toute cette dimension transcendante, « spirituelle » presque, qu'il revêt ou véhicule par ailleurs dans les sociétés « exotiques », en ce qu'il régle en quelque sorte les rapports entre les conditions humaines et ce qui les dépasse.

Mais selon M. Augé, « l'analyse des mondes contemporains passe par l'analyse des rites que ceux-ci tentent de mettre en œuvre et ces rites, pour l'essentiel, sont de nature politique. »¹⁹ Et dans cette perspective, nombre de travaux ont mis en lumière le caractère religieux du politique investissant la politique sous l'angle de croyances communes, de comportements sociaux et culturels codifiés, de célébrations collectives où la religiosité est très prégnante.

Par exemple, les soirées électorales relèvent d'un rituel spécifique, s'organisant et s'ordonnant comme tel. Aussi, Richard Godin compare ces émissions télévisées à une liturgie républicaine par laquelle se trouve sacralisée l'épreuve de passage constituée par l'élection elle-même.²⁰ « La soirée électorale constitue, dans cette optique, un catalyseur de l'ordre démocratique et de sa continuité dans le temps, un lieu de ralliement symbolique d'où émane la prise du pouvoir. »²¹ Envisagé comme un rituel sociopolitique aux règles immuables, la soirée électorale aurait ainsi pour fonction la légitimation d'une prise de possession du pouvoir par les hommes politiques.

Les débats politiques relèvent d'une structure privilégiant quelques grands motifs rituels, que le mode d'énonciation propre au média télévisuel contribue *a fortiori* à développer et à renforcer.

Si les débats politiques télévisés sont régis par différents types de contrats, ils sont donc aussi soumis à des formes diverses de *ritualisation*.²²

La mise en scène de chaque émission repose sur un processus de *ritualisation* des échanges verbaux — au sein d'un cadre pré-construit — et sur un processus de *dynamisation des échanges* qui

¹⁹ AUGÉ (M.), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Aubier, « Critique », Paris, 1994, p. 85.

²⁰ Voir GODIN (Richard), « Le rituel de la soirée électorale télévisée », in *Dossiers de l'audiovisuel*, n°17, *Télévision/Spectacle/Politique*, janvier-février 1988.

²¹ *Ibid*, p. 65.

²² Voir CHABROL (Claude), « Médias, interactions, mémorisations », in *Psychologie Française*, n°38-2, pp. 93-97, 1993.

dépendent des initiatives prises par les invités présents sur le plateau. Aussi chaque émission est-elle *unique*, et chaque débat dispose-t-il d'un « style interactionnel » propre.

Anne Croll a montré ainsi que le rituel d'une émission télévisée peut être mis à jour en fonction du repérage de principes constants qui régulent les différents échanges²³, ces principes dépendant par ailleurs davantage du *capital verbal*, des modes de prises de parole accordés aux locuteurs, qu'aux thématiques internes de l'émission. A ce titre, la macrostructure de chaque émission présente une sorte de régularité et un schéma identique sur le long terme (donc un rituel spécifique). Les interactions dans *100 Minutes pour convaincre* par exemple ne relèvent pas d'un minutage précis du temps de parole des interlocuteurs, mais laissent au contraire la part belle à l'improvisation, à la différence des débats de l'entre-deux tour des présidentielles par exemple. Chaque émission dispose ainsi d'un rituel spécifique (qui se construit au fil des enregistrements) et qui impose un contrat *situationnel* et *communicationnel* dont les interlocuteurs doivent apprendre à tenir compte et à en maîtriser les enjeux.

Anne Croll explique ainsi que le style interactionnel d'une émission relève de trois types d'analyses complémentaires :

- analyse des *modes d'intervention* (qui définit une conduite conversationnelle propre au débat ; alternance des tours de parole, interventions de l'animateur, etc.) ;
- analyse des *rôles communicationnels et des comportements discursifs associés* (qui définissent l'activité communicationnelle des interlocuteurs du débat) ;
- analyse des *mouvements interactionnels* (qui définit un univers de référence au sein duquel s'inscrit le débat ; comment les interlocuteurs collaborent ou non à la construction d'un cadre d'échange).²⁴

L'organisation, la structuration d'un débat, résultent de ces trois niveaux d'analyse qui confèrent son *sens* au débat — par-delà le morcellement des paroles. Le jeu interactionnel proposé par chaque débat — et pour chaque émission — dépend donc des participants directs (animateur, interlocuteurs, techniciens, public) : ils organisent le débat, participent tous ensemble à la construction du rituel et donc aussi à la mise en scène, et en sens, de celui-ci.

La narrativité télévisuelle s'accommode donc particulièrement de la ritualité. Au sein d'un débat télévisé s'enchaînent générique d'ouverture, présentation des interlocuteurs par le journaliste-animateur, succession des séquences argumentatives, mot de la fin du journaliste, et générique de clôture qui répond en écho au premier dans une sorte de logique circulaire. La logique sérielle qui prévaut à la construction narrative du débat exacerbe la dimension rituelle sous toutes ses formes. Et la campagne électorale elle-même dans laquelle s'inscrivent les débats se prête pour le mieux à cette dimension rituelle.

Sur le plan de la réception, la lecture au jour le jour de la retransmission télévisée de la campagne de chaque candidat conduit à une perception qui privilégie la lecture de l'identique : les hommes politiques, après s'être déclarés candidats, vont de meeting en meeting, où ils font des gestes

²³ Voir CROLL (Anne), « La construction du rituel : le jeu de régulation de la parole », in *La Télévision, les débats culturels*, « Apostrophes », sous la direction de Patrick Charaudeau, Didier Erudition, coll. « Langages, discours et sociétés », Paris, 1992. Pour une analyse détaillée de ces principes dans le cadre spécifique de la communication politique, voir aussi ABELES (Marc), « Rituels et communication politique moderne » in *Hermès*, n° 4, *Le nouvel espace public*, CNRS Editions, Paris, 1989.

²⁴ Voir CROLL (Anne), « La construction du rituel : le jeu de régulation de la parole », *op. cit.*, p. 68.

similaires et prononcent les mêmes mots ou presque, circulent de ville en ville où ils accomplissent les mêmes parcours (ou presque), avant que soient annoncés les résultats des élections, qui donneront lieu, là aussi, aux mêmes types de déclarations.

Derrière le foisonnement des débats en campagne électorale, la lecture continue permise, et induite, par le média télévisuel permet donc le repérage des diverses régularités sous-jacentes qui structurent ceux-ci. Aussi, « la narrativité télévisuelle permet donc d'associer à l'appréhension syntagmatique et linéaire qui prévaut notamment dans la lecture des documents écrits, une approche de type paradigmatique qui place chaque rituel ou chacune de ses composantes dans une série à l'intérieur de laquelle il fait sens. »²⁵ Les débats politiques télévisés font donc partie d'un jeu normal institutionnalisé qui relève de ce que Coulomb-Gully appelle des « affrontements réglés »²⁶ qui s'inscrivent dans un cycle, une histoire, en un mot une socioculture.

D'autre part, chaque composante du rituel que constitue un débat politique télévisé, par l'appropriation aussi qu'en font les interlocuteurs et la mise en scène qu'elle suscite, est par conséquent le lieu d'un investissement hautement signifiant sur un plan symbolique. Aussi le débat se donne à lire comme une sorte de métaphore des idéologies politiques.

Et la narration médiatique, télévisuelle en l'occurrence, offre une lecture des rituels dans leur continuité ; la télévision permet en effet de constituer une cohérence, sur le long terme (la durée d'une campagne par exemple), qui serait difficilement accessible sans cela.

Selon Coulomb-Gully, rite, politique et télévision, manifestent ainsi une sorte d'*identité d'objectif*. Et la télévision est aujourd'hui devenue ce lieu du *lien*, rejoignant ainsi le rite dont la première définition est d'ordre religieux (*religere* en latin). C'est pourquoi Coulomb-Gully estime que « politique, rituels et télévision se rejoignent dans le projet commun de fédérer. »²⁷

Un récit politico-médiatique

En proposant une approche d'ordre sémiotique (analyse des catégories temps — formels et référentiels — et espaces — formels, référentiels et symboliques) des soirées électorales à la télévision, Godin a montré que l'on assistait à la construction narrative d'un récit : « le rituel est en fait un récit mis en scène, d'où la possibilité d'en analyser la trame narrative. »²⁸

L'analyse des médias sous l'angle de leur activité narrative et rituelle constitue ainsi une approche pertinente. Car comme le note aussi M. Lits, « il n'existe pas de société sans histoire (et sans histoires), et toute histoire se manifeste sous forme d'un récit ».²⁹ Et le récit médiatique constitue l'une des formes contemporaines privilégiées de cette nécessité de *raconter*.

A ce titre, le *récit* de la pré-campagne présidentielle 2007 témoigne de ce fonctionnement de la télévision, avec son scénario prévisible, sa lisibilité, ses candidats « favoris » (Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy, comme l'avaient été en 2002 Jacques Chirac et Lionel Jospin) — clairement

²⁵ COULOMB-GULLY (Marlène), « Communication politique et télévision : histoire de la poule et de l'œuf... », *op. cit.*, p. 40.

²⁶ *Ibid.*, p. 43.

²⁷ *Ibid.*, p. 67.

²⁸ GODIN (Richard), « Le rituel de la soirée électorale télévisée », *op. cit.*, p. 65.

²⁹ LITS (M.), *Récits, médias et sociétés*, Pédasup, Louvain-la-Neuve, 1996, p. 4. Cité par Coulomb-Gully, « Communication politique et télévision : histoire de la poule et de l'œuf... », *op. cit.*, p. 18.

identifiables dans leurs antagonismes qui se structurent de façon bipolaire : tout cela constitue une péripétie (une trame) centrale dans la plus pure tradition théâtrale.

Les interlocuteurs d'un débat télévisé apparaissent ainsi comme les *co-auteurs* d'un *récit médiatique* auquel ils participent et dans lequel ils s'insèrent pour lui donner du sens. Ils participent à la construction d'un récit mythique — et ils le font *ensemble* (ils co-construisent ce sens en interagissant l'un avec l'autre et l'un *pour* l'autre³⁰). La communication se fait à deux voix qui se superposent pour laisser un discours (polyphonique) identifiable. Le média est ainsi explicitement envisagé de façon instrumentale.

Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy sont donc les co-auteurs — mais avec la complaisance/complicité du média lui-même — d'un *texte* télévisuel. L'exemple que donne Coulomb-Gully à propos de la campagne présidentielle de Jacques Chirac en 1995 est à ce titre éclairant. Les médias avaient insisté sur la « traversée du désert » du candidat Chirac. Et sa victoire est apparue alors comme parée d'une symbolique puissante : celle du candidat, qui par-delà la mort annoncée, fut érigé au rang de chef éprouvé mais vainqueur (l'épreuve étant le signe même de l'élection).

Comme l'explique Coulomb-Gully, d'abord réticente à cette version des faits et cette mythologie, « l'équipe » de Chirac a ensuite compris les avantages qu'elle pouvait en tirer et a joué le jeu des médias comme en témoignent les propos des proches du candidat. Cette stratégie de communication révèle bien les rapports qui unissent les candidats à la présidentielle avec le média télévisuel, et plus largement la télévision avec la communication politique.

La poule engendre l'œuf, dont naît la poule, qui engendre l'œuf, etc. Poser en de tels termes les relations entre communication politique et télévision revient à nier l'existence d'un point de départ puis d'une causalité unidirectionnelle : la communication politique imposant ses visées à la télévision, ou alors la télévision soumettant la communication politiques à ses logiques propres. A la linéarité simple se substituent interaction et récursivité, circulation et réflexivité.³¹

Les discours se construisent, s'élaborent, dans une tension réciproque, afin d'offrir des stratégies croisées qui donnent naissance à un *texte polyphonique* dont le message constitue finalement une unité, une entité. Il y a *un discours* du débat qui est la résultante d'une « partition » écrite à plusieurs voix. Les interlocuteurs qui co-construisent cette partition, avec l'aide du média, inventent une véritable *instance d'énonciation* — dont l'unité se constitue aussi dans l'opposition, dans une dynamique verbale conflictuelle.

La dimension itérative des débats politiques permet de les intégrer dans une série qui n'est pas non plus sans effets sur leur lecture. L'expérience préalable qu'a le public du genre influe en effet sur la lecture qu'il peut faire d'un nouveau débat — perçu en rupture ou bien en continuité par rapport au genre constitué, mais quoi qu'il en soit toujours *en rapport* avec les débats antérieurs. En intégrant un débat à une série de débats apparentés, le téléspectateur dégage ainsi des isotopies, des hypothèses de lecture, mais aussi des « prévisions » qui lui permettent d'anticiper la suite de la narration avec l'aide des possibilités inscrites dans le débat lui-même mais aussi en s'aidant inconsciemment des débats antérieurs et *comparables*. Les hommes politiques ne se privent pas non plus de multiplier les références tacites aux débats antérieurs. Ceci est très clairement mis en évidence par le « jeu des

³⁰ Voir FORTIN (Gwenolé), « L'interaction conflictuelle : mode d'expression symbolique du jeu politique démocratique », in *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* (CILL), vol. 30, Louvain, 2004, pp. 55-72.

³¹ COULOMB-GULLY (Marlène), « Communication politique et télévision : histoire de la poule et de l'œuf... », *op. cit.*, p. 10.

réurrences » et les nombreuses références aux débats antérieurs. L'exemple le plus fameux étant peut-être la formule de Mitterrand (« Vous êtes un homme du passif ») qui fait écho — sept ans plus tard — à celle de Giscard (« Vous êtes un homme du passé ») :

□ Débat présidentiel — le 10 mai 1974

— débat Giscard/Mitterrand

VALÉRY GISCARD D'ESTAING

Ce qui m'a frappé, ce qui me frappe dans ce débat, monsieur Mitterrand, je vous le dis très simplement, **c'est que vous êtes un homme du passé**. C'est ce qui m'a frappé. J'aurais souhaité que nous parlions de l'avenir, je l'aurais souhaité trois fois. On ne peut pas parler de l'avenir avec vous, on a l'impression que l'avenir ne vous intéresse pas.

□ Débat présidentiel — le 05 mai 1981

— débat Giscard/Mitterrand

FRANÇOIS MITTERRAND

Vous ne voulez pas parler du passé, je le comprends bien naturellement et vous avez tendance un peu à reprendre le refrain d'il y a sept ans : l'homme du passé... C'est quand même ennuyeux que dans l'intervalle vous soyez devenu, vous, l'homme du passif, cela gêne un peu votre démonstration d'aujourd'hui !

De même, le direct confère au récit une dimension contribuant fortement à l'intensité dramatique de celui-ci. La *narrativisation* des débats politiques télévisés engendre une sorte de *stéréotypie* qui permet de les inscrire à l'intérieur d'un rituel repérable et reconnu (« c'est un débat politique pour telle ou telle raison... » et « ce n'en est pas un pour telle ou telle raison... ») : elle est donc également la condition de leur *lisibilité*. A ce propos, je me permets de raconter une anecdote personnelle : durant mon travail de doctorat, j'avais sollicité mon père pour qu'il m'enregistre un débat. L'enregistrement n'ayant pas fonctionné, ce dernier m'a expliqué par la suite que cela était sans importance dans la mesure où « ils ne s'étaient pas engueulés, et que c'était donc pas un vrai débat ».

Conclusion

Le débat télévisé porte donc en lui (potentiellement) tous les éléments d'un récit réussi, présentant aussi l'avantage, par rapport au récit fictionnel, d'être « pour de vrai » : l'engagement des interlocuteurs supposant toujours une implication et des conséquences qui dépassent de loin celles de la fiction. Le débat télévisé est d'essence dramatique à la fois donc parce que le mouvement en est constitutif, mais aussi parce qu'à l'issue il y aura (désigné par les sondages d'opinion, par les journalistes, le monde politique, etc.) un *gagnant* et un *perdant*.³²

Gwenolé Fortin

³² Voir FORTIN (Gwenolé), « Une dérive néo-sophistique ? Les pratiques argumentatives dans les débats politiques télévisés », *Communication & Langages. Dialogues politiques : images et miroirs*, n°148, Juin 2006, pp. 53-68.